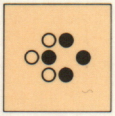
# Le livre de Jim~Courage

Mathieu Lindon

Roman



P.O.L

# Le livre
# de Jim-Courage

© P.O.L éditeur, 1986
ISBN : 2-86744-061-0

Mathieu Lindon

# Le livre de Jim-Courage

roman

*P.O.L*
26, rue Jacob, Paris 6e

Pas la peine que quelqu'un que j'aime meure pour que resurgissent tous les torts que j'ai envers lui. Cette nuit, sur les berges, je me suis brusquement arrêté de marcher et me suis pris la tête à deux mains : je me rappelais comment je venais de laisser Jim-Courage me dire « Tu es mon meilleur ami » sans lui répondre. J'allais me rappeler pire. Et je savais que si je m'excusais, il me répéterait n'avoir jamais senti que j'avais été désagréable avec lui, que sa vie était plus heureuse de me connaître. J'étais comme un fou debout seul dans la rue à me serrer le crâne entre les mains comme si la pression de mes doigts allait contenir mon émotion. Il me semblait que j'écluserais ma douleur en sanglotant, que je serais moins mal, et impossible de me tirer une larme. En me promenant, cette nuit, j'inventais pour m'émouvoir deux amis dont jamais la fidélité,

la générosité, l'affection ne seraient en défaut. Je trouvais ça joli, jusqu'à ce que je me rende compte que j'avais manqué à Jim-Courage et que cette histoire ne pouvait plus me concerner. Je suis resté planté sur place les poings contre la tête. Est-ce que c'était fini, lui et moi ? Et comment pouvais-je penser ça alors qu'il n'avait été que gentillesse ?, comme d'habitude, c'était moi qui avais été fautif et pourtant je l'aimais. Ou est-ce que je ne l'aimais plus ? Je lui en voulais de ne plus l'aimer. J'avais eu tant de bonheur de cette relation, nous ne nous disputions jamais, jamais nous ne nous étions séparés fâchés, même pour un soir. Je sentais bien que je l'aimais encore, j'étais transporté de bienveillance et d'émotion. Et c'était ça l'amour : je n'étais jamais sûr que ça existait, je m'inquiétais toujours de ne pas aimer assez. Mais notre relation avait-elle jamais été de l'amour ? Une passion fraternelle. Mon frère, ne me quitte pas. Et j'étais seul. Si je l'avais retenu, peut-être serait-il resté. Si je lui avais dit qu'il était mon meilleur ami, bien sûr ? Mon frère ? Si je le lui avais dit, je l'aurais laissé partir sans tristesse. Si je le lui avais montré. Rien qu'une main dans les cheveux, un sourire. J'étais seul avec lui dans ma tête. Je lui avais manqué. Une relation si intense ne pouvait pas durer sans une attention permanente de l'un et de l'autre. Ne pouvait pas se casser du jour au lendemain. Mais le pli était pris des vies divergentes, ce n'était plus qu'une question de mois. Je n'avais

rien répondu. Je lui avais fait du mal. Quand il aurait encore vécu cent ans de bonheur grâce à moi, un jour il avait souffert de mon fait. Et d'autres jours. J'étais sur une berge de la Seine, en pleine nuit, à ne pas arriver à m'empêcher de penser à lui. Pourquoi ne pouvais-je pas écraser mes pensées entre mes poings ? Ça hurlait dans ma tête qu'exprès je lui avais fait du mal. Lui n'avait jamais une expression, une intonation contre moi. Est-ce que j'étais un vaurien incapable d'affection, n'aimant mes amis qu'en leur absence ? C'est si doux de regretter. Ce n'était pas doux, j'avais le cœur battant. Je découvrais mille choses à lui dire dont je prenais soin de me souvenir, je les notais, parce que je ne les aurais jamais repensées dans un état normal et que je croyais qu'elles lui feraient plaisir. « Jim-Courage, tu es mon meilleur ami. Il n'y a personne que j'aime comme toi. Personne qui m'aide tant à vivre. Aide-moi. » J'étais seul perdu. Lui dire « Même quand j'aime quelqu'un c'est toi que j'aime, quand je suis amoureux. Au plus fort de mes meilleures passions, je sais que c'est toi mon vrai compagnon, le seul à qui je ne pourrais jamais faire de mal. » Et pourtant. Si Jim-Courage avait été là, cette nuit, nous aurions marché main dans la main. Je n'avais pas envie de me jeter dans la Seine mais l'eau était belle, les réverbères s'y reflétaient et, sur la rive, éclairaient les arbres d'une lumière brumeuse surnaturelle. Je me serais cru au cinéma. J'aurais pu m'adosser contre un platane et

regarder couler le fleuve. Il serait impossible que le mal que je lui avais fait n'ait pas existé. Qui savait quand sa blessure se rouvrirait ? Il allait falloir que j'oublie. Je me suis accroupi pour me tremper le bout des doigts dans l'eau. Ça ne m'a pas changé les idées. Les suicidés sauteraient-ils dans la Seine s'ils avaient seulement un ami pour les retenir ? Mais ne plaindre personne d'autre que Jim-Courage : c'était moi son meilleur ami, et quelquefois j'étais exprès son ennemi. Ou me plaindre moi, incapable de faire le bien que je voulais aux gens que j'aimais. C'était ma vie à moi, impossible de la partager avec qui que ce soit. J'aurais voulu qu'on ait été frères pour de vrai, dès l'enfance. Le matin, on se serait levés à la même heure pour aller à la même école. On aurait aimé les mêmes gâteaux au chocolat et détesté les mêmes épinards. On aurait eu la même mère et le même père. Pourquoi pas ? Il aurait dit « Maman » à ma mère et « Papa » à mon père. L'été, on aurait couru ensemble le plus vite possible dans le jardin, on serait arrivés avant tous mes cousins. On aurait fait de la bicyclette et du tennis, les jours de beau temps on se serait baignés dans la mer trop froide mais j'aimais la plage, entre les falaises, quand le soleil l'égayait. Mille fois on se serait disputés pour rien, on se serait fait pleurer l'un l'autre. Le soir, on aurait été fatigués et ma mère serait venue nous border en nous embrassant. Ç'aurait été sa mère à lui, aussi bien. On aurait dormi dans la même chambre, on

aurait chacun inventé des crocodiles et des rhinocéros pour faire peur à l'autre dans le noir et on aurait eu peur soi. Et je n'aurais pas eu à tout essayer de lui raconter vingt ans plus tard, ne le sachant plus moi-même : pourquoi j'avais toujours un verre d'eau à côté de mon lit (une nuit, gamin, à la campagne, j'avais eu soif et m'étais levé pour aller boire dans la salle de bains, il y faisait noir parce que l'ampoule était grillée et c'était une tempête, le vent battait contre la lucarne, je n'entendais que les mouvements des branches et un arbre aurait pu s'écrouler sur la baraque et soudain j'avais eu peur, seul dans la nuit noire, j'avais eu peur et j'avais bu au robinet en hésitant à faire du bruit pour réveiller ma mère et être réconforté mais y renonçant pour devenir un grand garçon et j'avais continué à avoir peur, honnêtement), pourquoi je ne redoutais pas de monter aux arbres (quand j'étais petit, même mes amis croyaient que je n'avais rien d'un sportif mais j'étais courageux et souple et quand une branche cassait sous mon poids je me raccrochais à une autre, c'était excitant et jamais je ne m'étais blessé), pourquoi je regrettais de ne plus avoir huit ans. Je n'avais pourtant pas un si bon ami que lui, à l'époque. Mais j'avais huit ans. Des cadeaux pour mon anniversaire. Je travaillais bien à l'école. Mes parents m'aimaient. J'avais huit ans. Je savais lire et je ne tenais pas à tout prix à être amoureux. J'avais hâte d'avoir neuf ans et de passer en septième. Il aurait tout su de

moi : combien de fois je m'étais retenu de pleurer parce que mes cahiers étaient sales ou que j'avais oublié un vers de ma récitation alors que je la savais. Et moi tout de lui. Qu'enfant il n'aurait pas manqué de baisers. Qu'il n'aurait pas eu à passer des heures seul ou chez le voisin en rentrant de l'école, son père envolé, jamais connu, sa mère au travail. Et jamais je ne l'aurais entendu raconter ces angoisses. L'attente et les mauvaises notes. Le plus vieux de la classe. Comment trouver une école pour l'année prochaine ? Et toute la vie qui allait arriver, que ça ne serait jamais fini. J'avais juste saisi quelques bribes au gré de ses débordements, quelques récits qu'il faisait quand il pensait que ça ne m'ennuyait pas. Et ne se plaignant jamais : « Ma mère travaillait dur, elle revenait tard le soir et avait autre chose à penser. » Autre chose que lui et ses malheurs de gamin. Lui impitoyable, disant qu'il aurait aussi pu être heureux, personne ne lui voulait de mal. Et personne du bien, excepté sa mère qu'il n'arrivait pas à voir. D'habitude il dormait déjà depuis longtemps quand elle rentrait. Impitoyable. Comme s'il avait été coupable de ne pas avoir été plus endurci à huit ans. Ne se plaignant pas mais je le soupçonnais quand même d'avoir alors imaginé « Si ma mère était riche, si mon père aussi m'embrassait. Si j'avais un frère. Si j'étais content. » Et moi je restais à regarder couler la Seine. Dans une minute, je n'y penserais plus. Un jour il m'avait dit « Enfant, je n'avais pas envie

de vieillir », ne s'attendait pas à jamais être heureux. Je l'aimais et dans une minute je n'y penserais plus. C'était mon meilleur ami mais c'était son malheur à lui. J'aurais voulu tout faire pour y remédier et j'allais ne plus y penser. J'allais ressasser ne pas lui avoir répondu « Toi aussi, toi aussi tu es mon meilleur ami. » Le meilleur du monde. Au milieu de sa vie parfois triste, cette assurance que j'avais d'être le plus capable de lui faire découvrir un état de solitude et de malheur encore inconnu. J'aurais pu l'abandonner, un de ces soirs où je rêvais de changer de vie et où n'osant pas m'imaginer que je souhaiterais être quelqu'un d'autre j'espérais me réveiller avec de nouveaux amis. Avais-je besoin des gens que j'aimais ? J'aurais pu être quelqu'un d'autre vivant tout à fait bien sans amour ni affection, seul. Alors que cette nuit la perspective de voir le cadavre de Jim-Courage flotter sur la Seine me terrorisait. Non pas qu'il se serait suicidé, il ne m'aurait jamais fait ce mal. Mais un jour peut-être il mourrait. Pourquoi ce à quoi je ne voulais pas penser ne me quittait pas l'esprit ? Jim-Courage mort, quelle idiotie. Mais mort, Jim-Courage mort, c'était possible aussi. Et pendant des années et des années moi je ne mourrais pas. Des dizaines d'années. Toute la vie à tirer avec rien que des regrets et des plaintes. Dix ans et encore dix ans et vingt ans. Tout ça qui allait me tomber dessus. Je me sentais enfoui sous une cathédrale écroulée. Il allait falloir

laisser les pierres venir une à une comme si de rien n'était et qu'elles n'entravaient nullement ma respiration. La Seine dégageait une mauvaise odeur. Mais je n'avais plus envie de me lever. J'étais mieux, immobile. Je n'avais rien à choisir. J'aurais pu rester là le temps que me pousse une longue barbe blanche. Je préférais qu'on me laisse seul, qu'on ne me vole pas mes idées noires. J'aurais pu rester là jusqu'au matin. Et pourtant il devenait urgent de décider. Qu'est-ce que j'avais à espérer à continuer à traîner sur place le long du fleuve ? Que je me rende maître de mes mauvais esprits, que tout se stabilise. Maintenant que j'y pensais, toutefois, peut-être aurait-il mieux valu bouger, ne serait-ce qu'un petit doigt, après tout je n'avais pas choisi cette position, elle s'était imposée d'elle-même. Imposée d'elle-même : n'était-ce pas le choix le plus fort ? C'était moi tout entier qui serais remué si je remuais mon auriculaire. N'avais-je donc pas assez de volonté pour rester immobile ? Mais pas de morale, et je me suis passé les mains sur les joues pour constater que malgré l'heure j'étais bien rasé, et doux à caresser, et perdu au cœur de la ville. Doux à caresser et personne à le faire. J'aurais voulu être heureux. Au lieu de quoi j'allais m'enfouir sous une cathédrale, m'enterrer vivant. Suffisait-il de respirer consciencieusement pour m'en libérer ? Et si j'avais des hallucinations ? Je me voyais vieux et seul, seul une nuit assis sur une pierre au bord de la Seine. Je

chassais ces images, les yeux grands ouverts, fixant un arbre en face sur l'autre rive. J'aurais pu y grimper avant de me jeter à l'eau. Mais si froide et sale alors que j'avais besoin de confort. J'aurais dû dormir. Il ne pleuvait pas. Le ciel était clair. Je me voyais vieux, assis seul une nuit sur une pierre au bord de la Seine. Le ciel était-il toujours si clair à cette heure ? C'était un beau paysage et je me sentais fier d'y participer. Je l'aurais peint si j'avais été peintre. Et dans un coin du tableau, en bas à droite, j'aurais mis deux personnages. Jim-Courage et moi. Heureux d'être là plutôt que dans nos lits. Assis seuls sur une pierre au bord de la Seine. Une nuit. Si j'avais été peintre. Ici ou ailleurs mais heureux d'y être ensemble. Jamais tenu un pinceau de ma vie. Jamais senti ce frémissement, jamais vu ces couleurs, ces ombres et ces lumières. Je pensais à moi : était-ce ça le malheur, un simple état d'esprit ? Jim-Courage dormait sans doute. Avait-il vieilli cette année ? Sans que je m'en aperçoive. Parce que personne n'y coupait. Je ne demandais pas mieux que d'être gai mais à quoi penser pour le devenir ? Que moi aussi je vieillissais ? Que jamais je n'avais été si vieux que cette nuit et que ça n'avait pas l'air de me réussir ? Que j'étais seul ? Que j'avais blessé mon frère ? Et que ça n'était pas mon frère. Qu'il avait eu ses parents, ses malheurs et son enfance à soi. Et que sa vie était la sienne et la mienne la mienne et que j'avais du mal à y faire assez de place pour lui adoré. Que je n'étais

pas peintre et jamais ne le serais. Jamais ne verrais un paysage dans ma tête ni ne me tacherais les doigts dans la peinture. Qu'il n'y avait pas de raison mais les étoiles me rendaient mélancolique. Aurais-je aimé être un pauvre, un pauvre homme tout à fait singulier et cependant sur la même planète que les autres ? Sur la Terre matin et soir jour après jour. Qui ne mettrait jamais les pieds sur Jupiter quand bien même il vivrait cent ans, n'aurait jamais d'amis sur Mars. Pauvre homme pour l'éternité, le même pauvre homme, de plus en plus ridé, chauve, infirme. Et mes amis de plus en plus ridés, chauves, infirmes. Puis plus d'amis du tout, plus solitaire que jamais. Et peur de tout, de l'informatique, des agressions dans le métro et que les générations d'après moi ne soient pas faites pareilles, aucun goût pour la tendresse, d'être battu quand je sortirais. Que personne ne vienne faire mon ménage, que la vaisselle s'entasse. Que les cafards et autres cloportes envahissent ma chambre de vieux. Peur de m'y habituer, de marcher pieds nus quand même, de les laisser me grimper sur les cuisses. Mes vieilles cuisses flasques que je ne cacherais plus. De passer mes journées assis sur ma chaise dans ma robe de chambre sale à relire des journaux d'avant. Assis sur une pierre au bord de la Seine, des heures durant, avant même d'être vieux. J'avais peur de ne pas faire ce que j'aurais dû, de perdre mes amis par ma faute. Ou de les perdre innocent, sans drame et sans regret. Si

Jim-Courage avait été mon frère, il l'aurait été pour la vie. J'avais peur qu'on manque de délicatesse à mon égard, qu'on me regarde méchamment. J'avais envie de m'apitoyer sur moi. Mais j'aurais préféré qu'il n'y ait pas de raisons. Ces mains, là, dont on était bien forcé de voir que ça n'était plus celles même d'un enfant de vingt ans, j'avais bien peur que ce soient les miennes, celles dont j'avais été fier à quinze ans et derrière lesquelles je pouvais alors protéger mon visage. Un loup ne les aurait plus mangées. Je me souvenais que Jim-Courage et moi, perdus une nuit de novembre dans un village normand, nous avions marché en nous tenant par la main et en chantonnant pour avoir moins froid et moins peur. Nous chantions une chanson que nous avions inventée et qui n'avait qu'un vers : « "Hou hou" disait le loup. » Et nous avions moins peur. Et toujours froid. Et j'avais le sentiment en les vivant que je regretterais plus tard ces instants. Hou hou. Je regretterais ce son, hou, j'aime cette voyelle. Je la regretterais, et Jim-Courage, et cette nuit froide. Et d'avoir vieilli et que ça allait continuer. « Hou hou » disait le loup, qui m'avait délaissé pour une chair plus fraîche. J'avais envie de me plaindre, d'expliquer que j'étais tellement gentil au fond et que j'aurais mérité autre chose. Tellement bon. Et c'était vrai que j'étais gentil, et même j'ai caressé un chien alors qu'ils m'effrayaient d'habitude. Il était doux et je l'ai caressé en pensant que si j'avais été une puce j'aurais

volontiers habité ses poils. J'étais tellement gentil et personne n'en savait rien. Jim-Courage et moi avions marché main dans la main, comme deux orphelins, et chantonné. Hou hou. Avions marché dans le noir, le silence et le froid. Et personne ne nous avait mangés. Mais j'étais seul cette nuit. J'ai caressé un chien qui était arrivé l'air battu. J'avais peur qu'il me morde mais je l'ai caressé parce que je l'ai cru malheureux, je ne voulais pas plus tard me reprocher de ne pas l'avoir fait. Il a semblé content, mais a-t-il seulement compris ? J'ai imaginé qu'il était un prince victime d'un sort qui peut-être se retransformerait bientôt en prince et viendrait témoigner de ma bonté. Il a aboyé. Il avait faim. Puisque je le caressais, pourquoi ne lui donnerais-je pas aussi à manger ? J'avais toujours peur qu'il me morde, comme tous les chiens. Mais il aboyait triste. « "Hou hou" disait le loup. » Un pauvre chien perdu venu vers moi, l'ennemi des bêtes. Qui n'osais pas m'en débarrasser d'un coup de pied parce que je me souvenais de Jim-Courage et moi seuls dans la nuit et le froid, compagnons. Il aboyait comme nous avions chantonné. Comment pouvait-on faire du mal à qui que ce soit ? Quelqu'un qu'on ne voyait pas, peut-être, qu'on ne connaissait pas et dont on n'avait pas les yeux sous ses yeux. Quand j'étais désagréable, Jim-Courage était surpris, comme s'il n'avait jamais pensé qu'il pourrait aussi être triste à cause de moi. A chaque fois ça l'étonnait, il oubliait les précédentes. Jus-

C'était la nuit et je pensais à Jim-Courage,
je pensais que je l'aimais, bien sûr je l'aimais,
et je ne savais pas si j'étais triste ou joyeux : j'étais si ému.

Dessin de couverture :
Gérard Bitton

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-061-0
F1 0061-86-III

68,00 FF

IMP. GROU-RADENEZ - PARIS 6. [G]